

To the Wonder
La prière sensuelle de Malick
À la merveille, États-Unis, 2012, 1 h 42

Sami Gnaba

Numéro 285, juillet-août 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69692ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gnaba, S. (2013). Compte rendu de [To the Wonder : la prière sensuelle de Malick / À la merveille, États-Unis, 2012, 1 h 42]. *Séquences*, (285), 44–45.

To the Wonder

La prière sensuelle de Malick

Accueilli avec une tiédeur polie sans plus, **To the Wonder** est le sixième film signé par Terrence Malick. Deux ans à peine après sa Palme d'or (**The Tree of Life**), ce qui constitue un record – considérant les longues intermittences entre chacune de ses œuvres antérieures –, le génie fuyant et (le plus) secret du cinéma américain réalise son film le plus personnel et expérimental à ce jour.

Sami Gnaba

Exit les images de la création de l'univers, les dinosaures en temps préhistorique, les allées et venues entre le cosmique et le terrestre. Dans **To the Wonder**, Malick redescend à hauteur d'homme – en quelque sorte. Et aussi, pour la première fois dans son cinéma, il s'ancre dans le contemporain. Le récit est on ne peut plus simple. Un homme américain tombe en amour avec une Française et la convainc de s'installer avec lui en Oklahoma, avant de se séparer pour renouer avec une ancienne compagne. Cette dissolution de relations s'écrit en parallèle avec la perte d'un prêtre en panne de foi.

Les premières images laissent présager le pire. Médiocres, enregistrées à partir d'un téléphone, elles seront vite contrebalancées par des plans où la grâce de filmer malickienne demeure intacte. Elles introduisent chez le spectateur une intimité irréfutable, sans précédent chez leur auteur. Ainsi défilant comme dans un journal filmé ininterrompu, elles contemplent les vibrations et la tendresse d'un état amoureux ardent. Le couple s'étreint, s'embrasse dans un TGV, sur le Pont-Neuf, au mont Saint-Michel, cette merveille qui donne au film son titre.

Pendant longtemps, aux interrogations exaltées de ceux intrigués par l'absence de presque vingt ans de Malick au cinéma, la réponse fut qu'il s'était installé à Paris, qu'il était tombé en amour. C'est juste vers la fin des années 1990, gracieuseté d'un long et passionnant article de Peter Biskind, intitulé *The Runaway Genius*, que le mythe de Malick s'éclaircit. Enquête riche en révélations dans lesquelles se dévoilait un homme complexe, excentrique et d'une rigidité étouffante (attitude très identifiable dans les personnages masculins de ses deux dernières œuvres). Ce portrait à l'éclairage peu flatteur était en partie dépeint par une Française prénommée Michelle avec qui Malick avait vécu en France (à Paris), avant de s'installer – avec Michelle et la fille de cette dernière – au Texas où, très tôt, les tensions et le comportement erratique entravèrent leur relation jusque-là heureuse.

Qu'il ait fallu presque quarante ans à l'auteur de *The Thin Red Line* pour se raconter, ce n'est pas très surprenant. Mais qu'il aille se projeter dans une tranche de vie aussi personnelle constitue un geste sans précédent pour celui qui nourrit son mythe dans

la réclusion la plus totale. Nimbé d'une entêtante mélancolie, **To the Wonder** agit dans le corpus de son auteur presque comme un point de bascule. C'est incontestablement son œuvre la plus personnelle à ce jour à travers laquelle, on imagine, se dessinerait une rupture dans le proche futur. Déjà, ce diptyque annoncé et déjà tourné (l'un campé dans le monde de la musique et l'autre dans celui du cinéma) nous apparaît des plus significatifs.

Il est aisé, comme plusieurs autres critiques l'ont fait, d'envisager **To the Wonder** comme une œuvre complémentaire à *The Tree of Life*, autant dans leur logique formelle que dans leur matériau scénaristique, essentiellement biographique. En ce sens, la plus récente œuvre se réapproprie dans un réseau d'échos la plupart des motifs visuels (les travellings avant abondent, la caméra se fait caressante plus que jamais, la musique emphatique, les trouées d'ellipses) et thématiques (la foi, la communauté, l'amour...) identifiables dans sa Palme d'or. Tout comme elle se permet une *revisitation* généralisée de presque toute sa filmographie (le triangle amoureux, la femme-enfant, l'environnement rural...).

Comme ce détour par la voie (auto)biographique l'indique clairement, il est à conférer à ce sixième film une dimension foncièrement récapitulative de ce qui est sans contredit la plus incandescente et singulière filmographie du cinéma américain contemporain.

On aura tort de méprendre cette *revisitation* pour un épuiement d'inspiration ou pour de la caricaturalisation d'un style réduit à quelques gimmicks, comme quelques injustes plumes critiques le prétendirent. Qui d'autre aujourd'hui offre un tel courage et un tel absolutisme dans son effort à édifier une vision du cinéma aussi éclatante, transcendante et affirmée dans sa subjectivité? À nos yeux, personne.

Photo: Quelque part aux confins des songes, du souvenir et du poème, un flot de vitalité

Depuis trois films, Malick a posé les bases d'une nouvelle expérience cinématographique implacable dans la souveraineté de son geste. Quelque part aux confins des songes, du souvenir et du poème, un flot de vitalité, d'idées et d'images s'agite, au grand mépris des règles de narration classique. Ça court, ça saute, ça s'imprime de l'immédiateté du moment, d'une émotion ou d'un geste dans la discontinuité la plus exaltée. La vie y vibre dans chaque plan, les réflexions métaphysiques se déclinent comme une prière ou un poème. Mais, par-dessus tout, c'est la croyance butée et inflexible d'un artiste dans son art qui s'expose, dans une terrassante beauté et une spectaculaire fragilité.

Jamais Malick n'avait été aussi loin dans son exploration de cette logique formelle comme il le fait aujourd'hui. Identifiable dans *The Tree of Life*, elle s'imposait particulièrement très tôt dans la scène où le personnage de Penn est assis au bord du lit, à l'opposé de sa femme. Le gros plan du visage hagard de Penn et l'incommunicabilité ambiante du couple laissent place alors à un montage d'images discontinues jaillissant des souvenirs d'enfance du personnage. Cette scène embryonnaire est ici poussée à son extrême et les dialogues (on en compte une quinzaine approximativement sur cent minutes) sont pratiquement évacués. La dimension impressionniste du cinéma de Malick est portée à son apogée.

Certes imparfait mais indispensable dans l'œuvre de Malick, *To the Wonder* exige à être vu tant il est générateur d'une beauté et d'une expérience sensorielle hors-normes.

Envoûtant dans sa sensualité (personne n'égale sa façon de caresser les corps de ses acteurs), transcendant dans sa forme, *To the Wonder* est un poème cinématographique, une méditation sur l'amour («*Love that loves us, thank you*») dans laquelle domine un constant mélange de plénitude et d'insoutenable solitude.

La mise en scène n'évite pas les lourdeurs/longueurs qui font depuis quelque temps figer l'œuvre de Malick entre le sublime et l'exaspérant. Ici, on nage dans un flux de conscience des personnages sans que leur individualité évolue ou se démarque (exception notable chez Marina) à l'écran. Au spectateur d'y puiser les résonances spirituelles ou émotionnelles qui lui correspondent. Sinon, d'un point de vue général, les personnages se prêtent mal à notre identification, particulièrement celui de Neil interprété par un Ben Affleck stoïque et impénétrable. Le possible double de Malick.

On se souvient, au cœur de *The Tree of Life*, de l'opposition de deux attitudes face à l'existence : celle de la nature (personnifiée par le personnage du père) et celle de la grâce, qui prenait les traits du personnage interprété par Jessica Chastain. La majeure partie du film axait son récit selon la perspective de la nature, et donc de la relation du père autoritaire avec ses enfants. La grâce jouissait d'une présence secondaire. Aujourd'hui, Malick importe à nouveau (jamais dit explicitement) ces deux conceptions et place la grâce/la femme comme figure principale de son film.



En attente des signes des puissances divines

Décrite comme généreuse, croyante qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, cette incarnation de la grâce se dédouble, trouvant corps à la fois chez le personnage de Marina et du prêtre, âmes en perdition en quête de paix.

To the Wonder fédère les aventures intérieures à ces deux âmes, s'adressant tout au long du film de la coutumière et murmurée voix off malickienne, dans ce qu'on peut seulement considérer être une prière éperdue d'amour et de complétude spirituelle. Comme l'infiniment grand et l'infiniment petit se télescopaient dans *The Tree of Life*, l'amour chrétien du prêtre vit les mêmes tiraillements de foi que l'amour liant Marina et Neil.

Ces adresses multipliées autant au divin qu'au terrestre ne sont pas nouvelles chez Malick, mais la principale singularité ici se pose dans la complémentarité de leurs interrogations. Dans le rapprochement fait entre la solitude du prêtre et celle de Marina, et comment elles se répondent réciproquement au cours du film; tous deux passant par les mêmes phases. Neil, dans tout son mutisme et son absence émotionnelle (il est toujours filmé «à côté», dans l'indécidabilité), devient rapidement cet amour invisible qui n'annonce jamais sa présence aux yeux de Marina (dont les envolées et la spontanéité rappellent une autre héroïne de Malick, la Pocahontas de *The New World*), ni sa tangibilité, comme pour le prêtre en attente de signes des puissances divines.

La solitude du prêtre doutant de sa foi imprègne tout le film et constitue immanquablement l'une des plus belles manœuvres de Malick (le segment poignant *Christ in the heart*), ce qui permet de se détacher, principalement autour du dernier acte, des personnages principaux. Sans leur octroyer d'individualité ou d'épaisseur psychologique marquante, le film stagne avec les personnages de Marina et Neil. Leur histoire atteint un point limite duquel le film peinera à se relever. Avec aucun autre élément dramatique pour marquer leur évolution – le personnage de l'amie d'enfance trop rapidement expulsé –, *To the Wonder* se perd dans des longueurs et des répétitions (à l'image de la conclusion sans fin de *The Tree of Life*) malencontreuses.

Certes imparfait mais indispensable dans l'œuvre de Malick, *To the Wonder* exige à être vu tant il est générateur d'une beauté et d'une expérience sensorielle hors-normes. De celles qui ne se privent pas de courage ni d'ambition... De celles dont, après la projection, nous marchons à quelques centimètres au-dessus du sol. ⑤

■ À LA MERVEILLE | Origine : États-Unis – Année : 2012 – Durée : 1 h 42 – Réal. : Terrence Malick – Scén. : Terrence Malick – Images : Emmanuel Lubezki – Mont. : A.J. Edwards, Keith Fraase, Shane Hazen, Christopher Roldan, Mark Yoshikawa – Mus. : Hanan Townshend – Son : Craig Berkey – Dir. art. : David Crank – Cost. : Jacqueline West – Int. : Ben Affleck (Neil), Olga Kurylenko (Marina), Rachel McAdams (Jane), Javier Bardem (Père Quintana) – Prod. : Nicolas Gonda, Sarah Green – Dist. : VVS Films.